

LE CRIME ETAIT

PRESQUE PARFAIT



Recueil de nouvelles

Classes de 4è.

Collège Hélène Boucher

Décembre – janvier 2019

Quelques mots d'introduction

Vous avez eu la gentillesse d'accepter notre invitation à participer au jury du concours d'écriture de nouvelles rédigées par les élèves des classes de quatrième.

Que vous soyez nouveaux membres ou membres maintenant aguerris à l'exercice, nous, élèves, enseignants et équipe de direction du **collège Hélène Boucher de Chartres** vous remercions chaleureusement.

Rassemblés par équipes de 3 ou 4, les élèves ont eu pour mission de rédiger, sur une période de deux semaines, une nouvelle réaliste.

Le thème retenu cette année : un crime presque parfait.

M. David Ramolet, romancier, les a accompagnés, guidés dans cet exercice avec efficacité et bienveillance. Merci à lui pour cette précieuse collaboration.

Les objectifs de ce projet sont multiples :

- développer l'imagination des élèves ;
- favoriser le travail d'écriture ;
- comprendre le rôle essentiel de la relecture et de la correction d'un écrit que l'on croit trop tôt achevé ;
- sensibiliser au travail d'équipe ;
- développer l'écoute, l'argumentation.

Suivent le sujet tel qu'il a été présenté aux élèves et les 10 nouvelles retenues parmi plus de quatre-vingts textes.

SOMMAIRE :

Le sujet 2019/2020	p. 4
Je(u) mise ... et pique !	p. 5
Le crime de trop	p. 8
A l'article de la mort	p. 11
Vampire d'Atlas	p. 14
Dans un sacré pétrin	p. 18
Un valet de cœur !	p. 21
Les cendres de l'amitié	p. 24
Rivalité meurtrière	p. 27
Apparences trompeuses	p. 31
L'absinthe	p. 35



Le sujet :

LE CRIME ETAIT PRESQUE PARFAIT ...

Sujet :

Rédigez une nouvelle réaliste dont l'action principale sera un crime.

À vos plumes ! 

Consignes :

Écrivez une nouvelle dont l'intrigue reposera sur un crime et qui mettra votre personnage principal face à un moment décisif de sa vie.

L'action se déroulera nécessairement au XIX^{ème}.
Le point de vue adopté sera interne ou omniscient.

Votre nouvelle devra impérativement comprendre

- un dialogue bien construit qui fait avancer l'histoire ;
- un portrait qui permet de bien situer le personnage à cette époque ;
- des passages descriptifs (des lieux) ;
- un titre.

Votre création respectera la mise en page suivante :

Police : verdana

Taille des caractères : 12

Interligne : 1,5

Marges étroites

Elle ne devra pas excéder quatre pages !

Je(u) mise ... et pique !

Il était confiant. Peut-être même un peu trop. Cinq parties ; cinq victoires ! plus il gagnait, plus il misait. Aujourd'hui, il était le roi de la bouillote. Petit rentier de la bourgeoisie chartraine, Jean Delacour était un joueur compulsif. Grand, fin, cheveux assez longs plaqués en arrière, moustache fine, il était l'élégance incarnée.

La soirée s'éternisait. Les trois autres joueurs, vexés par la chance écœurante de Jean, l'incitaient à continuer le jeu, histoire de retourner la situation. Jean sortit sa belle montre à gousset en or : elle avait appartenu à ses ancêtres à l'époque où Delacour s'écrivait en deux mots avec un d minuscule.

« Déjà minuit ! je ne vais pas tarder. »

Mais l'appât du gain lui fit perdre ses moyens. Misant tout ce qu'il avait gagné durant la soirée, il perdit à la partie suivante. Fou de rage, sortant tout l'argent qui lui restait de son portefeuille en cuir de chèvre, il rejoua et perdit encore. Si beau tout à l'heure, Jean perdit tout charisme. Croyant qu'il pouvait se refaire, il pria l'ami chez qui il était de lui prêter 500 francs ; il les perdit quelques tours plus tard. Lorsque tout le monde quitta l'appartement, le prêteur dit à Jean :

« Je veux mes 500 francs demain, à la première heure.

- Laisse-moi jusqu'au soir, le pria Jean.

- Je n'ai pas confiance en toi. Donne-moi quelque chose en gage.

- Je n'ai rien !

- Et ta belle montre en or ?

- Surtout pas ça !

-Dans ce cas, je veux mon argent demain matin. »

Jean fut contraint d'accepter cet ignoble chantage. Il quitta l'appartement de la rue des Lisses et rentra chez lui, rue du Grand-Faubourg. Fatigué, il voulut héler un fiacre mais n'en avait plus les moyens. Il était dépité. Il ne ferma pas l'œil de la nuit et réfléchit à la façon de trouver rapidement 500 francs. L'idée lui vint au petit matin. Avant que le soleil se couche, un marchand de meubles était chez lui.

« Je vous prends le tout pour 500 francs.

- Ça vaut le double !

- C'est à prendre ou à laisser. »

Encore contraint, Jean accepta le marché. Il rangea dans son portefeuille les cinq billets de cent francs à l'effigie de la Force et de Mercure. Assis dans son appartement vide, Jean était au fond du gouffre. Il avait tout perdu par le jeu mais se consolait en se disant qu'il allait au moins sauver son héritage familial et récupérer sa montre.

Le soir venu, il partit chez son ami payer sa dette. Il devait passer dans des rues assez peu fréquentées et souvent mal famées. Au détour de la cathédrale, rue de l'Horloge, il se fit agresser par quatre individus. Tandis que les coups pleuvaient, Jean n'eut qu'un souhait : protéger son portefeuille rangé dans la poche intérieure de sa redingote. Sous les coups, il s'évanouit.

Quand il reprit ses esprits, il tâta sa poche. Elle était vide !

Le cœur gros, il arriva bien tard chez son ami pour lui annoncer sa triste histoire. Ce dernier se fâcha.

- Arrête de mentir !
- Je ne mens pas, regarde mes ecchymoses !
- Tu es assez malhonnête pour inventer une telle histoire. Allez, donne-moi mon argent !
- Mais je ne l'ai plus ! cria Jean.

L'ami le coupa :

- Dans ce cas, je garde la montre !

- Demain matin, j'aurai l'argent ! implora-t-il.
- Je n'ai plus confiance, va-t'en !

Cette fois, Jean avait bien tout perdu. En sortant, il se retourna une dernière fois en regardant son ami avec mépris. A cet instant, sur le bord de la cheminée, il aperçut son portefeuille en cuir de chèvre.

Le crime de trop

Paris, seconde moitié du XIX^{ème} siècle. La ville est traversée par un souffle de criminalité qui transforme la cité en un véritable paradis du crime. Dans ce tumulte, de nombreux voyous veulent devenir les maîtres de la ville, mais tous échouent manquant de légitimité aux yeux du reste de la pègre. Les forces armées étant impliquées dans un conflit qui oppose la France à la Prusse, le maintien de l'ordre public passe au second plan dans les pensées de l'empereur. De ce fait, la police ne parvient pas à faire face à ce déferlement de crimes. Depuis peu, une personne a pris le pouvoir sur cette ville : moi.

J'ai découvert, un jour, en lisant une dépêche que j'étais devenu publiquement le Maître de Paris. Depuis lors, je m'interroge sur la manière dont je dois réagir : être satisfait d'avoir obtenu ce dont tout le monde rêve ou, au contraire, m'inquiéter de voir, un jour, sur dénonciation, des policiers sur le perron de ma maison.

On me connaît sous le pseudonyme d'Oslo. Mon nom est synonyme de vol et de peur. J'ai toujours volé des gens qui me semblaient trop aisés. Je suis issu d'une famille pauvre. Enfant, la misère était mon quotidien. Aujourd'hui, je tiens ma revanche.

Je me suis entouré d'une personne de confiance : un de mes plus proches collaborateurs que je connais depuis longtemps. Je me suis juré au début de ma carrière criminelle de ne tuer aucune personne même si ma vie en dépendait. Je refuse de tuer des innocents mais mon collaborateur, lui, ne partage pas mon point de vue.

Il y a eu de nombreux cambriolages dans la Ville Lumière ; tous, sans exception, sont commandités par moi-même. Je suis le seul à préparer les vols et transmets tous les plans à mon collaborateur. Je crée, lui exécute.

Pour recruter des hommes, nous allons chercher du côté des portes de la ville, là où la misère sévit. Nous leur proposons un travail très bien payé. Ils acceptent, font le travail... Une fois le coup terminé, mon collaborateur les abat. Nul besoin de rémunérer ces naïfs : tout nous revient.

Nous utilisons ce procédé depuis plus de quatre ans. C'est on ne peut plus lucratif, pas très moral certes, mais c'est le métier qui veut ça. Hélas, de moins

en moins de personnes veulent travailler pour nous : ils craignent de ne pas avoir la somme promise.

Déjà suffisamment riches et de peur d'être arrêtés, nous décidons de nous ranger. Avant cela, histoire de finir en beauté, j'élabore le plus beau coup de notre carrière en volant un des plus grands dépôts des fonds de la ville.

On a engagé des gens de toute confiance. Ceux-là, nous les payerons. Notre plan est infaillible : ils doivent entrer dans la salle, abattre les gardiens, forcer la chambre forte, s'emparer de l'argent pendant que mon collaborateur surveillera l'entrée principale.

Quand tout sera fini, mes hommes partiront à pied dans différentes directions pour perdre les policiers avertis sans doute dès notre départ.

Voilà comment aurait dû se passer le cambriolage de notre vie.

C'était un matin d'hiver enneigé : le vent sifflait, les toits étaient couverts de leur manteau blanc et tout Paris s'éveillait. Mes hommes s'étaient positionnés devant le dépôt et, à huit heures précises, les premiers employés entrèrent dans l'enceinte. Après avoir abattu comme prévu les gardiens, mes hommes pénétrèrent dans l'antichambre de la salle des coffres. Pendant ce temps, mon collaborateur s'était approché des guichets pour vérifier que personne n'allait actionner la cloche qui permettrait d'alerter tout le quartier et donc, par conséquent, la police.

Puis, les hommes sortirent de la chambre avec les sacs remplis d'argent. Mon collaborateur se retourna et sortit derrière eux. A ce moment, la cloche retentit dans tout le bâtiment. Sur le boulevard, mon collaborateur tombe nez à nez avec une passante qui, prise de panique, perd ses moyens devant lui. Affolé, sans préméditation, il l'abattit.

La femme était étendue sur le sol morte, tachant la neige de son sang d'un rouge intense. Les passants étaient aussi blancs que la jeune femme.

Mon collaborateur est rentré dans mon appartement et m'a raconté cette triste histoire. Il était dévasté et se lamentait d'avoir tué cette femme sachant que sa mort était inutile. Je le consolais et l'assurais de mon entière confiance.

Quelques heures plus tard, j'appris par un proche l'assassinat d'Isabelle, ma petite sœur. Elle avait succombé au tir d'un cambrioleur sur le boulevard..., le matin même.

A ce moment, je devins pâle comme la mort. Mon collaborateur avait tué ma sœur. Aussitôt, je me rendis chez lui et pointai mon pistolet sur son ventre : « Je n'ai obéi qu'aux ordres que tu m'as donnés »

J'avais tué ma sœur par intermédiaire. Pour me débarrasser de ce drame, je décidai de tuer son assassin.

J'ai détruit la seule promesse que je m'étais faite de ma vie.

Depuis, je vis loin de la ville qui m'a vu grandir. Je suis installé dans les campagnes d'Italie où je vis riche mais malheureux.

A l'article de la mort

Jacques met le dernier point à son article. Il se lève, puis regarde longuement par la fenêtre l'effervescence du boulevard détrempe par la pluie. Il range son bureau, remet sa chaise, embrasse la pièce du regard, sort de l'immeuble qui abrite la rédaction du journal *Le Gaulois*. Il rentre chez lui.

Sa femme l'attend. Pour le dîner, elle lui a préparé un rôti de porc avec des pommes de terre. Ils mangent. Pendant le repas, Marie demande :

« Tu n'as rien à me dire ? »

-Je suis tellement fatigué.

-Je comprends... Tu n'as pas faim ? »

Jacques regarde intensément Marie :

« Tu as raison... Il faut que je mange. »

Le matin même, Jacques quitta le domicile sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller sa femme. Elle ne dormait plus depuis longtemps. Leur relation devenait de plus en plus ennuyante. Plus de baisers, plus de câlins, plus aucune de ces choses sensuelles.

Plus tard dans la matinée, Marie eut besoin de se rendre Au bonheur des dames pour acheter des tissus. A la gare, elle prit un ticket en direction de Paris. Elle arriva à la gare du Nord puis se rendit rue de Sèvres. Sortant du magasin, elle se demanda pourquoi elle n'irait pas voir Jacques. Elle appela un fiacre :

« 35 Rue Cauchy. »

Ils prirent la route. Quelque temps plus tard, le cocher s'arrêta :

« Je vous dois combien ? »

-Ça vous fera 15 francs ! »

Avant qu'elle ne passe sous la porte cochère qui abritait la rédaction, elle vit sur le boulevard Jacques embrassant une femme. Bouleversée, elle crut défaillir. De peur d'entendre la vérité de la bouche de son mari, elle s'enfuit en courant.

Dans le train qui la ramenait chez elle, Marie se torturait l'esprit à essayer de comprendre ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter cette trahison. Elle se demanda ensuite si elle connaissait la femme en question. Tout se mélangeait dans sa tête jusqu'à faire naître une envie de vengeance.

Une fois chez elle, Marie se mit à fouiller la maison de fond en comble. Le cabinet de toilette, le salon, le bureau, la chambre... Elle examina la pièce et fouilla dans les armoires, dans les tiroirs, dans les placards. Soudain, elle trouva ce qu'elle cherchait au fond d'une commode. Tout en ruminant sa colère, elle se dirigea vers la cuisine, prit une casserole, mit un peu de mort au rat dedans et mélangea pendant au moins vingt minutes. Elle versa le contenu de la casserole dans la sauce du rôti de porc.

Jacques tombe à terre. Il ne se réveille pas. Il est enterré trois jours plus tard. Marie pleure. Tout le monde la plaint. Lorsque le cercueil descend dans le caveau, Marie ne peut s'empêcher de se demander à voix haute :

« Pourquoi est-il mort ? »

Des policiers arrivent. Ils ont entendu la question de Marie et a priori peuvent y répondre. Ils lui tendent le journal du jour et ils pointent du doigt un article.

Crime passionnel !

Marie Dulacre tue son mari par jalousie en l'empoisonnant.

Jacques Dulacre, journaliste au « Gaulois », est mort assassiné. Surpris au bras de sa maîtresse pas sa femme, il n'a pu éviter sa destinée.

Jalouse par nature, Marie Dulacre n'a pas supporté cette trahison.

Laissons maintenant la justice faire son travail.

JD

Vampire d'Atlas

Le heurt se fit entendre dans le logis de Mademoiselle Leblanc. Elle se précipita, ouvrit la porte et se trouva face au coursier. Il lui tendit une enveloppe usée par le temps sertie d'un timbre à moitié décollé.

*Jeanne Leblanc
3 rue de l'Atlas
Paris XIX^e*

Etonnée, elle lui demanda qui la lui avait remise ; il lui répondit qu'il n'en avait aucune idée et qu'il avait juste récupéré ce billet dans la boîte aux lettres du quartier.

Elle referma la porte et décacheta la lettre. Le billet était écrit avec grand soin mais la tournure des phrases pouvait témoigner d'un faible niveau d'études.

Lundi 1er Mai 1832

Jeanne.

Tu ne m'as sûrement jamais vu mais moi j'ai su t'observer.

À première vue, tu as l'air d'une jeune femme du monde mais tu caches mal ce sombre secret...

T'abandonner ainsi peut te coûter très cher et qui sait, peut-être la vie.

Tu salis ton âme jusqu'à l'indignité !

Arrête cela ou je me chargerai moi-même d'y mettre un terme. Tu mérites bien mieux : ton sort est entre tes mains.

Comme dit Baudelaire, « la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas » : il est entré en toi, tue-le !

À la lecture de la lettre, Jeanne fut effrayée et stupéfaite. Quelque chose clochait. Avec cette signature indéchiffrable, elle ne savait rien de son auteur.

Après un moment d'hésitation, elle se dirigea vers le proche domicile de son amie. Elle frappa à la porte et une jolie demoiselle à la chevelure d'ébène vint lui ouvrir. Elles s'embrassèrent chaleureusement. « Que fais-tu là ? » lui demanda Marianne. Jeanne lui tendit la missive.

Marianne la prit et la lut. Après quelques minutes de réflexion elle lui dit : « Tu dois être très prudente Jeanne, s'il y a la moindre complication n'hésite pas à

venir me voir. Pour le moment, tu n'ouvres la porte de ton appartement à personne. »

Marianne était très proche de Jeanne.

Jeanne rentra chez elle avec un peu d'appréhension et d'inquiétude. Face à Marianne, elle semblait garder contenance mais, au fond, elle avait très peur. Se promettant d'écouter les conseils que lui avait prodigués Marianne elle se mit au lit. Pourtant, à peine deux jours plus tard, elle reprit sa vie d'avant.

Il était exactement deux heures quarante-trois du matin, ce jeudi 4 mai, quand soudain la jeune femme entendit le loquet de l'appartement émettre un petit cliquetis. La porte s'ouvrit. Une silhouette vêtue de noir en surgit : « Je t'avais pourtant prévenue... ». Des mains enserrèrent sa gorge. Tout devint noir.

Le lendemain, son amie Marianne se rendit chez Jeanne. Elle arriva sur le seuil et frappa. Personne ne lui ouvrit. D'habitude, il n'était jamais nécessaire de frapper une seconde fois. C'est pourtant ce qu'elle fit. Après quelques minutes qui lui parurent une éternité, Marianne se glissa par la fenêtre du rez-de-chaussée et se trouva dans le salon de Jeanne. Elle se dirigea vers la chambre à coucher de son amie tout en l'appelant. Elle découvrit son corps inerte et ensanglanté, marqué par une profonde entaille bleutée au niveau du cou. Bouleversée, Marianne décida de se rendre à la préfecture.

Elle y arriva essoufflée et encore toute retournée. Trouvant un agent, la jeune femme raconta le drame. Immédiatement, guidée par Marianne, les hommes de la préfecture sautèrent dans une calèche. Parmi eux, le célèbre enquêteur Chauvin affublé de son inusable manteau marron et de son chapeau melon noir. En chemin, Marianne dut de nouveau tout raconter. Sur place, elle les mena dans la pièce où se trouvait le corps sans vie de son amie. Aussitôt, Chauvin perçut une odeur singulière. Il s'approcha de la victime et remarqua la trace bleue dans le cou.

Il se tourna vers Marianne :

- Votre amie avait une liaison ?

- « Jeanne voyait beaucoup d'hommes mais elle ne me dévoilait jamais sa vie privée. Nous étions très proches mais elle se livrait très peu.

Marianne rentra chez elle. Après une journée harassante, elle s'endormit. En pleine nuit, elle se réveilla brusquement et poussa un cri de terreur. Elle venait de faire un cauchemar, elle ne se rendormit pas. A huit heures, Marianne entra dans le bureau de Chauvin.

- Vous ?

- Ce malheur me tracasse. Avez-vous découvert quelque chose ?

- Rien, si ce n'est la cause de cette marque bleue autour de la plaie de votre amie. Nous avons pu en déduire que le meurtrier avait bu son sang. L'affaire est maintenant nommée « Vampire d'Atlas ».
- C'est effroyable ! Comment pouvez-vous être sûr de ce que vous avancez ?
- D'après les recherches médicales, Jeanne aurait perdu beaucoup de sang. Nous n'en avons trouvé aucune trace dans la maison. L'agresseur a été prudent.
- Tout ceci est vraiment mystérieux. Et maintenant, qu'allez-vous faire ?
- Nous allons effectuer des tests pour vérifier notre unique hypothèse. Le corps de votre amie va être transféré à l'hôpital Lariboisière.
- J'ai une faveur à vous demander.
- Je vous écoute.
- Est-il possible de me tenir au courant de l'avancée de l'enquête ?
- Laissez-moi faire mon travail, mademoiselle. Si besoin, je vous tiendrai au courant.
- Merci Inspecteur. J'habite, 1 rue de l'Atlas.

Seul, Chauvin retourna sur le lieu du crime. Mais, cette fois-ci l'odeur le déranga et en arpentant la pièce, il sentit un crissement sous sa semelle. Il se baissa et remarqua de minuscules éclats de verre qui jonchaient le parquet. Collant presque son nez sur une lame, il reconnut cette odeur étrange qui l'avait surpris la veille. Il ôta la lame et sortit en hâte.

« Que puis-je faire pour vous ? », lui demanda le vendeur. « Enquêteur Chauvin, j'ai besoin du plus grand nez de Paris pour faire examiner cette lame de parquet ». Deux minutes plus tard, le nez de Guerlain livra son verdict :

- musc, cannelle mais ce n'est pas un parfum. Un apothicaire vous renseignera mieux que moi.
 - Je reconnais bien cette odeur, dit avec fierté le pharmacien de la Place de la République, il n'y a que moi qui prépare cette potion à Paris. C'est celle du *Specific anodyn* : extrait d'opium, perle, corail, ambre, musc, girofle, safran, cannelle
 - Est-ce un médicament commun ?
 - Non, pas du tout. Ce médicament est assez rare. Peu de gens l'utilisent. Il soigne une sorte de migraine très violente.
 - Avez-vous le registre des patients à qui il est prescrit ?
- Parmi tant d'autres, un nom sauta aux yeux de Chauvin.

Au numéro 1 de la rue de l'Atlas, Marianne vint aussitôt lui ouvrir. Il lui passa les menottes. Elle se laissa faire sans un mot.

- Qu'est-ce qui vous a poussé à commettre ce crime ? demanda l'inspecteur Chauvin, de retour à la préfecture.

- Je ne supportais plus le fait que Jeanne puisse vendre son corps. J'ai alors écrit cette lettre afin de lui faire peur, je voulais qu'elle arrête. Jeanne était bien plus qu'une amie. L'imaginer avec d'autres hommes me rendait folle.

- Pourquoi boire son sang ?

- C'est le symbole de la vie. Le boire c'est lui rendre vie. A présent, elle m'appartient pour toujours.

- Votre migraine qui vous a trahie...

- Je pensais avoir ramassé tous les bris. Il faut croire que son sang m'aura enivrée.

Peu de temps après, Marianne fut transférée à la prison des femmes de Versailles, privée de son précieux et indispensable remède.

Dans un sacré pétrin

Ce soir-là était un soir comme les autres. Le soleil disparaissait à l'horizon, les oiseaux cessaient de gazouiller et la nuit s'installait dans le paisible village. Quelques personnes se promenaient encore sur les sentiers battus. Alors qu'il jouait, Petit Louis trouva un carnet dans les broussailles. Il l'ouvrit, le feuilleta et fut déçu par le manque d'illustrations. Ne sachant pas lire, il l'apporta à sa mère espérant entendre la belle histoire.

Lundi 7 octobre 1878

Tout à l'heure, un cri strident a rompu le silence de Saint-Servain. Ce cri venait de chez Marguerite Dubreuille. Je viens de l'examiner.

Jeudi 10 octobre 1878

Huit morts se sont ajoutés au cas de Mademoiselle Dubreuille. Dans chacun des corps, j'ai retrouvé du cyanure en grande quantité.

Vendredi 11 octobre 1878

Ce matin, les enquêteurs se sont penchés sur un certain Henri Delavent, le boulanger de Saint-Servain. Depuis que je séjourne dans ce village, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer cet homme. D'après les enquêteurs avec lesquels je me suis entretenu, il aurait été facile pour lui de garnir quelques pains de cyanure. Mais pourquoi aurait-il fait ça ? Nourrissait-il quelque vengeance ? Pour l'instant, les enquêteurs ne savent pas grand-chose de lui. Ce n'est que mon intime conviction mais pour moi ce boulanger est innocent !

Lundi 14 octobre 1878

Dans la matinée, les enquêteurs ont interrogé le principal suspect, Henri Delavent. C'est un homme d'une quarantaine d'années, petit mais assez musclé. Ses yeux sont aussi bleus que le ciel et ses cheveux sont plus blonds que les blés. Pour avoir discuté plusieurs fois avec lui, je peux dire que c'est un homme très cultivé mais assez hautain. Il n'a sans doute pas convaincu les policiers de son innocence. Sa méprise l'a conduit en cellule en attendant que l'affaire se

précise. Ce soir, devant une absinthe, à l'auberge du Relais des Postes, le commissaire m'a avoué patauger dans cette histoire. Alors, pourquoi croit-il Henri Delavent coupable ?

Mardi 15 octobre 1878

Ce soir, mon ami Antoine Boulard, le commissaire, était épuisé. Une perquisition a été effectuée à la boulangerie. Il m'a fait lire son rapport :

La façade de la boutique est délabrée mais une fois à l'intérieur, on y observe un magnifique carrelage blanc et noir, en damier. Un gigantesque comptoir est dressé à gauche de l'entrée. Un grand four trône à sa droite. Un des tiroirs du comptoir est fermé à clef. En forçant la serrure, nous avons découvert un sachet de poudre...

Mercredi 23 octobre 1878

« Si tu avais vu la bonne tête d'assassin de ce boulanger que tu défends, quand je lui ai annoncé ce qu'il y avait dans le sachet. » m'a dit Antoine, devant une assiette de bœuf bourguignon. Après avoir reçu le résultat des analyses, les policiers ont constaté que ces sachets contenaient du cyanure. Il paraît donc évident pour eux que Delavent est coupable. Comme me l'a confié Antoine, j'imagine aisément la discussion entre mon ami et Delavent :

« -Qu'y a-t-il dans votre tiroir fermé à clef ?

- il y a mes factures...

- ... et un sachet contenant du cyanure ! Ça fait beaucoup de preuves quand même.

- C'est un coup...

- Delavent, vous êtes coupable de neuf homicides volontaires.

- Je ne comprends rien à rien à votre histoire !»

Jeudi 24 octobre 1878

L'affaire semble déjà réglée. Delavent sera jugé prochainement. Ne sachant pas s'expliquer et son avocat ne pouvant le défendre, il sera sans doute condamné à la peine de mort. Il sera emmené à l'aube, à Paris, devant la prison de la Grande Roquette, pour son exécution publique. Certains habitants de Saint-Servain seront peut-être sur place à regarder mourir celui qui fut leur boulanger... Le pauvre homme arriva les poings ligotés, baissant la tête. Puis, la lame sifflera en tombant...

Vendredi 25 octobre 1878

A Saint-Servain, les habitants sont soulagés. Les enfants rejouent, crient, sautent. Pour eux, le meurtrier est hors d'état de nuire. Me voici presque sur le départ de ce maudit village. Allez, en route pour de nouvelles aventures ! Après tout, pourquoi pas une ville ! Je suis sûr d'avoir davantage de belles victimes à examiner. Les morts, c'est beau, n'est-ce pas ? Avec ou sans mon cyanure !

Fin provisoire du journal intime du médecin légiste Claude
Broussel

Un valet de cœur !

Un jour, mon maître eut besoin d'un nouveau valet. A moi, son fidèle intendant, il confia la tâche de chercher un domestique compétent. J'en connaissais plusieurs qui pouvaient faire l'affaire, mais aucun ne convenait aux exigences du maître. Comme je rentrais une fois par semaine dans mon foyer à la campagne, je me désolais de cette situation auprès de ma femme. Debout devant la cheminée, Petit Louis nous écoutait. Il avait onze ans et était déjà très fort pour son âge. « Père, je voudrais travailler à tes côtés, là-bas dans la grande demeure parisienne de ton maître. » Sans même regarder ma femme, je refusai la demande de mon fils. Ne comprenant pas ma décision, Petit Louis insista. Je dus me mettre en colère pour qu'il cesse d'en parler. Il se résigna, mais je sentis dans son attitude une grande déception.

Mais à Paris, mon maître s'impatientait. Alors, à contre cœur, j'acceptai la proposition de Petit Louis. Nous partîmes un matin de notre chaumière et nous prîmes la route pour Paris.

C'était la première fois que Petit Louis prenait le train. Pendant le trajet, il fut pensif, impatient.

Les questions se bousculaient dans ma tête. Était-ce une bonne idée d'avoir fait de mon fils le nouvel employé de mon maître ? Allait-il découvrir la vérité ?

Dès notre arrivée dans la demeure, je donnai un uniforme aux couleurs de la maison à Petit Louis. Je lui expliquai ensuite les strictes consignes à suivre dans son rôle de valet. Puis, je le présentai à mon maître et à sa femme. Ils semblaient satisfaits du travail de la nouvelle recrue, en particulier le maître, qui montra rapidement une affection personnelle envers l'enfant ; peut-être un peu trop... Chaque fois que Petit Louis dépoussiérait la chambre du maître, il ne pouvait s'empêcher de contempler un tableau représentant le maître lorsqu'il était enfant. Petit Louis ne fut pas longtemps dupe : il ressemblait en tout point à notre maître.

Petit Louis changea du jour au lendemain. Il devint triste et me tanna de lui raconter ce que je savais.

Onze ans plus tôt... Mon maître était un homme qui vivait joyeusement avant que sa très chère et tendre épouse ne décède, quelques heures après la naissance de son fils.

Après la mort de sa femme, mon maître se mit en tête que le seul responsable de sa mort était son fils et qu'il devait mourir.

Triste et fou de rage, mon maître me confia cette lourde tâche.

Trouvant cela ignoble, nous décidâmes avec ma femme, qui ne pouvait avoir d'enfant, de garder le petit et de l'élever. Il devint notre fils : Petit Louis.

« Voilà, tu sais tout mon fils.

- Je comprends maintenant pourquoi tu hésitais à me prendre comme valet. Je déteste cet homme. »

Petit Louis était fou de rage, je voyais la haine dans ses yeux. J'essayai en vain de l'apaiser, mais compris rapidement ses terribles intentions. Petit Louis savait qu'avant de dormir, le maître buvait souvent un verre d'absinthe, alors il décida de verser du laudanum dans son verre, une heure avant l'acte pour être sûr qu'il s'endorme profondément.

Le soir même, il prit discrètement, un couteau dans la cuisine, monta les marches, ouvrit la porte de la chambre et vit le corps endormi du maître. Mais, avant qu'il puisse ne serait-ce qu'approcher du lit, il reçut un coup sur la tête.

Le lendemain matin, lorsque Petit Louis reprit conscience, il était dans son lit. Perturbé par le chahut qui régnait dans la demeure, Il sortit de sa mansarde et demanda aux autres employés ce qui se passait. Le maître était mort poignardé. Un long moment, il se demanda s'il était l'auteur de ce crime.

Enfin, il se précipita dans ma chambre et vit une lettre posée sur la table de chevet.

« J'ai tué mon maître car je ne pouvais plus supporter son autorité. Si vous voulez me trouver, sachez que je suis désormais au fond de la Seine. Mes dernières pensées vont à ma femme et à mon fils. Au revoir, Petit Louis. A bientôt aux cieux. »

Petit Louis quitta la demeure et revint vivre avec sa mère à la campagne. Il s'est consolé de ma mort le jour où il a compris que le vagabond qui vivait près de chez eux...

Les cendres de l'amitié

« Combien de fois leur ai-je dit de ranger leur chambre ! marmonnait Suzanne se croyant seule.

- Nos parents paient très cher pour ce pensionnat, c'est à toi de t'occuper de ça ! s'écrièrent les deux pestes »

Marie-Louise et Marthe étaient pensionnaires au lycée de jeunes filles de Chartres depuis maintenant deux ans. Marthe, petite, brune, un peu enrobée était réservée. Marie-Louise, grande, blonde, svelte était extravertie. Malgré leurs différences elles étaient d'excellentes amies. Leur distraction favorite consistait à mener la vie dure à Suzanne, la jeune bonne du lycée.

Alors qu'elles se rendaient à leur cours de danse, les demoiselles croisèrent le directeur dans le hall du lycée. Marie-Louise ne manqua pas de se plaindre des mauvais services de Suzanne. Le soir-même, la domestique fut réprimandée alors que son travail avait été parfaitement effectué. Révoltée par cette injustice, elle se réfugia dans sa mansarde. A la nuit tombée, l'entendant sangloter, Honoré se permit de frapper à sa porte et lui apporta du réconfort. Un peu trapu et le crâne dégarni, toujours prêt à rendre service, ce gardien du lycée était aimé de tous.

Le lendemain matin, Marie-Louise et Marthe prirent leur petit déjeuner dans le réfectoire. Elles avaient chacune un grand bol de chocolat et une brioche au sucre. Marie-Louise, d'humeur taquine, saisit la brioche de Marthe et s'amusa à narguer son amie en la faisant courir dans le réfectoire. A ce moment-là, alors que Suzanne passait derrière elles avec une cafetière brûlante, Marie-Louise la bouscula et renversa le café sur son tablier d'un blanc immaculé. Irritée de la maladresse de Marie-Louise, Suzanne s'en prit à la pensionnaire qui répliqua avec fureur. Par chance, Honoré interrompit cette querelle. Ne cherchant pas à connaître la vérité, le directeur promit le renvoi à Suzanne à la moindre autre insolence. Le gardien la calma et lui conseilla d'aller s'excuser auprès de Marie-Louise. Suzanne décida d'appliquer le conseil du gardien.

Mais devant la porte entrouverte de la chambre des demoiselles, elle surprit une discussion :

« Ça ne peut plus durer, chuchota Marthe.

- Comme tu veux mais je t'aurai prévenue, répondit Marie-Louise. »

Après un long silence, Marthe obtempéra :

« D'accord, excuse-moi de m'être emportée, restons amies mais promets-moi de ne rien dire. »

Suzanne repartit discrètement s'interrogeant sur cette discussion.

Le lendemain en se rendant au lavoir, Suzanne aperçut un groupe de personnes derrière l'établissement. Elle s'approcha curieuse. Les professeurs, les élèves et les passants étaient rassemblés autour du corps inanimé de Marie-Louise, retrouvée morte le matin-même.

Marthe raconta tout ce qu'elle savait :

« Quand je me suis réveillée, Marie-Louise n'était pas dans la chambre... J'ai été étonnée car nous sommes inséparables. »

Elle ravala un sanglot.

« La fenêtre était grande ouverte. Je l'ai refermée sans y prêter attention. Après, en m'habillant, j'ai remarqué une enveloppe sur sa table de chevet. La voici, Monsieur. »

Le directeur prit connaissance du courrier. Après avoir entamé la lecture, il écarquilla les yeux, abasourdi par le ton menaçant de la lettre. Ce n'était pas un accident. Il envoya alors un regard accusateur à la bonne, dont un frisson parcourut le dos.

Honoré décida de mener l'enquête avant l'arrivée de la police.

Il avait conscience que Marie-Louise était une jeune fille que peu de d'individus appréciait. Elle n'avait qu'une véritable amie, Marthe. Il interrogea toutes les pensionnaires mais personne n'avait rien vu, ni entendu. Il questionna ensuite les employés. Suzanne était décidément la principale suspecte : son antipathie envers Marie-Louise était connue de tous et la lettre injurieuse qu'avait trouvée Marthe le confirmait. Cependant, Honoré se refusait à vilipender sa protégée. Suzanne était incapable d'un tel acte !

Déterminé à prouver son innocence, il fouilla discrètement la chambre de Marthe et de Marie-Louise à la recherche d'indices. La pièce était plongée dans la pénombre, les rideaux tirés. Le désordre régnait, les deux lits étaient défaits et des vêtements jonchaient le sol. Son regard fut attiré par une petite boîte en

bois verni, couleur vermeille, glissée sous la table de chevet. Il l'ouvrit délicatement.

Il y découvrit une multitude d'articles découpés dans des journaux relatant tout de l'incendie de la cathédrale de Chartres qui avait eu lieu quelques années auparavant en 1836. Au fond de la boîte, il trouva également une lettre pliée en quatre. Il la déplia avec soin. Mais soudain, la porte de la chambre s'ouvrit. Surpris, il fit volte-face et reconnut Marthe. Furieuse elle se rua sur lui en essayant de lui arracher la lettre des mains. Il la repoussa. Marthe s'effondra en larmes.

Honoré comprendrait quelques lignes plus tard :

Ma très chère Marthe,

J'ai découvert ton terrible secret.

Je sais que c'est toi qui as mis le feu à la cathédrale.

Tu feras donc tout ce que je te demanderai, et tu n'auras pas d'autre amie que moi, si tu ne veux pas que j'ébruïte ton secret !

Ton amie pour toujours ...

Marie-Louise

Bouleversé, Honoré se tourna vers Marthe. Elle pleurait à chaudes larmes et avoua :

« Je n'en pouvais plus, je ne croyais pas que j'étais capable d'une telle chose mais je l'ai fait. Marie-Louise me martyrisait, elle me faisait du chantage, j'étais à bout ! Nous nous sommes disputées hier soir, elle allait révéler mon secret et je l'ai poussée par la fenêtre...»

Suzanne, qui du couloir avait tout entendu, s'approcha et entourait chaleureusement Marthe de ses bras.

Rivalité meurtrière

« Trois ans de prison ! »

La sentence venait de s'abattre, comme un coup de tonnerre, sur la pauvre femme de ménage, qui fondit en larmes devant ce verdict impitoyable.

Qu'allaient devenir ses enfants ? Désespérée, Céline quitta le tribunal, sous le regard gêné du jury qui commençait déjà à regretter sa décision. Elle fut ensuite conduite jusqu'à la prison Saint-Lazare et jetée dans la cellule qui lui servirait, désormais, de maison.

Encore troublée par ce procès, Rose quitta le tribunal, accompagnée de sa sœur, Suzanne, et de son père. Lorsqu'elle avait entamé les démarches de poursuites judiciaires à l'encontre de sa vieille domestique, Rose n'aurait jamais cru que cela aboutirait à une peine si dure. Le regard que Céline avait posé sur elle, en sortant du tribunal, lui déchirait toujours le cœur.

Le trajet jusqu'à leur maison fut certes court mais il se fit dans un silence pesant.

A peine arrivée, Rose jette son sac sur le canapé, adresse quelques mots à sa famille et s'empresse de s'enfermer dans le cabinet de toilette.

Devant le miroir, elle se détaille avec dégoût. Elle possède des cheveux soyeux, noirs, longs, tombant sur ses omoplates. Des lunettes rondes posées sur son nez fin, permettent à ses yeux marron de remplir correctement leur fonction. Ses lèvres fines et ses yeux en amande sont toujours élégamment maquillés d'un rouge à lèvres carmin et d'un trait de crayon parfaitement tracé. Sa silhouette est fine, agréable à regarder. Rose est toujours vêtue de robe ou de jupe simples et modernes.

Rose pince ses lèvres et baisse les yeux. Elle a cette horrible impression d'avoir accusé la mauvaise personne. Et le regard empli d'incompréhension de Céline ne cesse de hanter son esprit et sa mémoire. Elle a l'impression de voir sa domestique à travers le miroir et ressent le poids de la culpabilité sur ses épaules.

Avec lenteur, elle retire ses vêtements et se glisse dans la baignoire. L'eau chaude lui fait beaucoup de bien. Les perles d'eau glissant sur son corps lui procurent enfin une sensation d'apaisement.

Enfin, elle repense à la soirée où tout a commencé.

Aux alentours de minuit, Rose buvait un verre de vin rouge. Céline, sa femme de ménage, avait gardé une mine renfrognée depuis le début de la soirée ; à vrai dire, rester ici si tard pour le bon plaisir de ses maîtres ne l'enchantait guère. Elle s'inquiétait surtout pour ses enfants, restés seuls dans sa mansarde. De nombreuses personnes, amis proches de la famille, connaissances, étaient présentes à cette réception mondaine. Suzanne, la sœur aînée, très friande de ce genre de soirée, était au centre de toutes les discussions. Rose, plutôt réservée, restait en retrait aux côtés de son père.

Voulant malgré tout profiter des festivités, Rose posa son verre et se mit à danser avec un jeune homme. Rose était légèrement ivre mais restait malgré tout lucide. Fatiguée, elle retourna s'asseoir et termina le verre de vin qu'elle avait laissé bien trop longtemps sans surveillance. Erreur fatale !

En plein milieu de la nuit, elle fut prise de nausées et d'un mal de tête intense. Cela empira jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Lorsqu'elle retrouva ses esprits, sa famille et le docteur étaient à son chevet. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre qu'elle avait été empoisonnée.

Mais le médecin se montra rassurant : la dose avait été trop faible pour la tuer.

Tout le monde quitta la pièce, excepté Suzanne qui resta à ses côtés.

« As-tu une idée de qui aurait pu m'empoisonner ? » demanda Rose.

Le visage de Suzanne se ferma, elle baissa les yeux. Et peut-être que si Rose l'avait examinée avec plus d'attention, elle aurait discerné un petit rictus malveillant.

« Je suis persuadée que c'est Céline. »

Rose passa par toutes les émotions : la surprise, la tristesse ; puis soudainement, elle entra dans une colère noire. C'était donc sa femme de ménage. Cette dernière nourrissait un sentiment d'amertume, de rancœur envers la fille cadette de la maison depuis bien des années. Et pour cause : Rose était exécration avec elle. Glisser du poison dans le verre de Rose, ce soir-là, avait dû être un travail facile pour celle qui faisait le service. La danse avait été sans doute trop courte pour qu'elle y insère une dose mortelle.

Contenir sa rage à cet instant semblait être une tâche bien trop compliquée pour Rose. Alors que sa mâchoire se crispait, sa main broya l'ordonnance.

Céline ne sut se défendre. Lorsque les enquêteurs trouvèrent de l'arsenic dans la mansarde de la domestique, sa culpabilité ne faisait plus aucun doute.

Le procès fut court. Pourtant, Rose le trouva interminable. Elle manqua de défaillir à de nombreuses reprises. Croiser le regard triste, larmoyant, suppliant, presque pitoyable de Céline était un calvaire qu'elle seule devait endosser. Rose avait la désagréable impression de se tromper.

Alors que Rose songe à tout cela dans sa baignoire, sa sœur est élégamment assise sur le canapé en cuir, un énième verre en main et un mince sourire en coin.

Son père s'assit dans un fauteuil, juste en face d'elle, et la regarde en arquant un sourcil.

« Pourquoi tu as l'air heureuse ?

- Je ne sais pas... », rétorque-t-elle, sans perdre cet arrogant sourire.

Soudainement, quelque chose dérange le père chez sa fille aînée. Leur relation a toujours été... disons, explosive. Il a toujours préféré Rose, c'est un fait. La raison ? Rose a toujours ressemblé à sa défunte femme, nettement plus que Suzanne. Ainsi, il a inconsciemment fait du favoritisme. Suzanne a toujours montré une certaine aversion, une haine palpable envers sa sœur cadette, sans doute à cause de cette différence.

Soudain, il écarquille les yeux et comprend tout du petit sourire de Suzanne.

« C'est toi n'est-ce pas ? »

Elle pose son verre sur la table en marbre et, ne perdant rien de son doux sourire, elle quitte la pièce sans un autre regard.

Apparences trompeuses

Personne ne se doutait de ce qu'il se passait dans cette petite rue parisienne. En effet, dans un appartement isolé, un corps gisait sur le sol dans une mare de sang. C'était une quinquagénaire, allongée, inerte sur le tapis. Cheveux gris et rides apparentes, la terreur se lisait encore dans ses yeux. Elle se trouvait dans une chambre décorée élégamment dans les moindres détails. Le corps de cette pauvre femme apportait à cette pièce un charme étrange. Comme si l'assassin avait tout planifié dans les moindres détails embellissant ainsi la scène : le cadavre près de la coiffeuse où se trouvait la boîte à bijoux vide, le lit défait à côté de la grande armoire en bois et le paravent éclaboussé par le sang de la victime, qui se trouvait tout près du cabinet de toilettes. Il semblait impossible que ce crime ne soit qu'un simple vol de bijoux qui ait mal tourné.

Madame Dupuis sortit de la chambre sur la pointe des pieds, les poches pleines de bijoux, qui s'entrechoquaient bruyamment. Quand elle fut rentrée chez elle, elle nettoya le sang qu'il restait sur ses chaussures, ainsi que ses vêtements sales. C'était elle la meurtrière, elle qui avait assassiné Marie l'Évêque. Elle cacha les bijoux dans sa poche et sortit jeter son arme dans la Seine. Mme Dupuis était une femme d'une intelligence naturelle, un esprit pétillant malmené, dès son plus jeune âge, par de violents accès de folie. Sa maladie s'était déclenchée l'année de la mort de ses parents. Ce n'était qu'un simple incendie, mais qui avait fait bien des victimes.

A la suite de cet accident, Marie l'Évêque devint sa nourrice. Elle hérita des bijoux de sa mère. Elle l'éleva d'une manière dure et sans pitié, et se comportait en femme hautaine et vide d'émotions. A l'âge de six ans, la fillette était moins bien attentionnée qu'une domestique. Elle dormait dans le grenier et se nourrissait des restes. Son malheur dura une dizaine d'années, jusqu'à ce qu'elle décide de fuir, avec la promesse qu'un jour elle reviendrait se venger, une bonne fois pour toutes. Et quinze ans plus tard, Marie l'Évêque baignait dans son sang.

« Quel crime atroce ! s'écria Alice.

- Que veux-tu, ajouta Eudes, c'est le quotidien de mon métier d'inspecteur. D'ailleurs, il faut que j'y retourne. »

Eudes laissa sa douce amie dans le salon de son appartement, et repartit au commissariat.

« Voyons... aucune preuve... meurtre à l'arme blanche... ni suspect ni témoin... »

Eudes était connu pour être le meilleur inspecteur de la ville. Aucune affaire ni aucun criminel ne lui résistaient. Il était fiancé à Alice qu'il connaissait depuis plus de cinq ans.

Eudes fit plusieurs aller-retours durant les semaines qui suivirent, il interrogea les domestiques de la victime. Marguerite, la cuisinière, passait le dimanche avec sa mère qui était souffrante ; Raymond, le majordome, venait d'être renvoyé par Mme L'Evêque car elle l'avait surpris à boire son rhum durant la nuit ; et Julia, la domestique, était allée faire les courses aux Halles où elle avait retrouvé Mme L'Evêque. Le médecin légiste avait confirmé que la victime était décédée avant que Julia ne rentre. Eudes l'avait interrogée quelques heures après le meurtre. Elle essayait de dissimuler sa frayeur, en évoquant le bruit grinçant des fiacres, la lumière éblouissante de la journée, inondant les baies vitrées, jusqu'à resplendir sur les étals, au milieu des fruits et légumes, comme une marchandise hors pair. Ceci ne laissa pas indifférent l'inspecteur :

« Dites-moi, de quoi vous souvenez-vous ?

- Je n'avais pas encore vu Madame de la matinée ; habituellement, elle se lève vers neuf heures et moi je pars à huit heures aux Halles, à quelques rues de l'appartement. Et quand je suis revenue... Oh, il y avait tellement de sang ! C'était horrible, monsieur... dit-elle en sanglotant.

- Vous-êtes donc la dernière personne à l'avoir vu ? lui demanda-t-il avec froideur.

- Oui monsieur...

- Monsieur l'inspecteur Eudes Meyer ! J'aurais encore quelques questions à vous poser. »

Aucune réponse ne permit à Eudes d'avancer dans son enquête. Il passa ses journées et une partie de ses nuits à tenter d'élucider l'affaire Marie l'Evêque au commissariat. Cette affaire qui tournait en rond l'obsédait. L'arme du crime n'avait toujours pas été retrouvée. Lui, qui avait toujours résolu toutes les affaires, se perdait dans cette énigme aussi accablante qu'intrigante.

« - Ce crime est incroyable, incroyablement parfait. »

Il répétait cette phrase à longueur de journée, en relisant sans cesse le peu d'informations qu'il avait pu récolter.

Pendant ce temps, Mme Dupuis évitait de se faire remarquer et vivait une vie parfaitement normale. Elle repensait parfois aux cris de Mme L'Evêque, revoyait ses yeux révulsés par la peur et entendait le bruit qu'elle avait fait en tombant sur le sol. Elle n'en avait aucun remords. Quand elle y repensait, elle se souvenait de ces longues heures passées, enfermée dans le noir. « Bien fait pour elle ! »

L'affaire troublait Eude Meyer au point de perturber sa vie conjugale. Alice, son épouse, s'inquiétait pour son mari. Se sentant négligée par son époux, elle lui proposa alors d'aller souper dans une auberge. Eude accepta difficilement.

« -Décidément, il est totalement obnubilé par cette enquête... » pensa Alice.

Alice mettait beaucoup de temps à s'apprêter. Eude pensa : « Si elle ne se dépêche pas, le service sera terminé ».

- Eudes, peux-tu aller chercher ma veste rouge qui est sur le porte-manteau, s'il te plaît ?

L'esprit maussade, Eude alla dans le hall où se trouvait le porte-manteau. La veste d'Alice était introuvable. Il en repéra un autre sous plusieurs couches de vêtements. Il était bleu marine et Eude pensa qu'il irait tout aussi bien avec la tenue d'Alice. En soulevant le manteau en tissu, il fut étonné de sa lourdeur. Intrigué, il plongea sa main dans la grande poche et en sortit de belles parures en or et argent ornés de pierres précieuses allant du vert émeraude au bleu

saphir. Soudain, il comprit : le vol de bijoux, le comportement étrange d'Alice en ce moment...

Alice, de son nom de jeune fille Dupuis, fut condamnée à la peine capitale le douze février 1883 pour vol et meurtre prémédité.

L'absinthe

(Âme sensible s'abstenir)

Je souffre le martyr, mes cuisses me brûlent et mon espoir m'abandonne. Cela ne peut plus durer. Je ne sais plus comment faire avec mon mari. C'est passé d'un abus par semaine à deux ou trois par jours, sans compter le fait qu'il me bat souvent.

Jacques n'a pas toujours été cet odieux personnage. Auparavant, il était gentil, aimant, attentionné. Au fil du temps, peut-être à cause de ses fréquentations douteuses, son alcoolisme ou du peu de considération qu'a toujours eu son fils pour lui, il était devenu complètement fou.

Mon fils est ma raison de vivre, la seule chose qui me fasse résister à l'envie de fuir, l'envie de mourir. Marius a toujours ressemblé à son père ; encore plus depuis qu'il est jeune homme. Ils ont la même taille, les mêmes cheveux et la même stature. A la différence de son père, il est resté le même. Jacques travaille dans les affaires... drôles d'affaires. Il a voulu entraîner Marius dans ses magouilles. Mon garçon avait refusé et mon mari, fou de rage, avait brisé un vase sur le sol.

Je ne sais plus quoi faire, tout se chamboule dans ma tête. Marius n'en peut plus de m'entendre crier et de me voir me faire frapper. Plusieurs fois, il a voulu s'interposer mais la violence de son père lui fait peur.

Je dois enfin agir, pour me protéger... pour l'amour de mon fils.

La mort est la seule solution.

Sa mort nous vengera, mon fils et moi.

Dans la nuit, ne pouvant dormir, je me demande de quelle manière je vais tuer mon mari. Le revolver ? Je n'en ai pas ! L'étrangler ? Je suis trop faible face à un homme robuste d'un mètre quatre-vingts ! Le pousser sous les sabots d'un cheval de fiacre ? On me remarquera forcément ! Le poignarder ? Son sang me ferait peur ! Je m'endors sur ces macabres questions.

En me réveillant, je trouve enfin comment l'éliminer. Le crime parfait, du poison dans son verre d'absinthe.

Je me rends dans la matinée, chez l'apothicaire pour lui demander où trouver de l'arsenic. L'homme n'est pas méfiant et m'indique une ruelle sombre. Là-bas, un marchand encapuchonné vend toutes sortes de poison. Je lui achète ce qu'il me faut.

De retour à la maison, je passe ma journée à penser à la suite des événements. Une fois Jacques mort, je hurlerai par la fenêtre afin d'ameuter tout le quartier. Le docteur constatera le décès et on l'enterrera trois jours plus tard. A partir de là, je serai sortie de l'enfer et pourrait m'enfuir loin de Paris avec Marius. Dans une ville de province, je referai ma vie. En soirée, je prépare le breuvage : Ajouter le fenouil aux feuilles d'absinthe. Bien écraser avant de prélever les débris de feuilles. Puis ajouter l'anis verte à la mélisse et l'hysope. J'y ajoute l'arsenic.

Je remplis le verre et le pose sur le guéridon, dans la salle de séjour. Comme à son habitude, Jacques boira son absinthe en rentrant ce soir.

Je m'enferme dans ma chambre et épie le moindre bruit. J'ai peur qu'il ne boive pas le verre, qu'il se rende compte de quelque chose. Soudainement, la porte d'entrée claque. J'entends un bruit de verre cassé puis un bruit sourd résonne. Mon cœur se libère d'un lourd fardeau. Je ne parviens pas à bouger, à pousser un cri de joie. J'attends longtemps jusqu'à ce que la porte d'entrée claque à nouveau. Une voix glaçante et lente dit alors :

« Femme, lève-toi. Ton fils est mort dans le salon ».